

## Parmi tant de souvenirs d'enfance...

Catherine St-Germain Lefebvre

Volume 16, numéro 2, printemps 2004

Deuil, blessure vive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074107ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074107ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

St-Germain Lefebvre, C. (2004). Parmi tant de souvenirs d'enfance.... *Frontières*, 16(2), 5-5. <https://doi.org/10.7202/1074107ar>

# Parmi tant de souvenirs d'enfance...

J'ai dix ans et une intuition fulgurante. Il est dix-neuf heures ; je suis seule à la maison avec mon père. Le téléphone sonne et je sais pourquoi. Je suis amenée en vitesse par mon père chez ses parents, chez mes grands-parents. Un lit m'est préparé sur le divan. On me fait coucher, et mon père s'en va.

C'est dans des vapeurs de rêve que je verrai apparaître ma mère, quelques heures plus tard. Ils étaient à l'hôpital. Grand-maman est morte, me dit-elle. Sa mère à elle venait de passer de l'autre côté. Je me remémore ses paroles aujourd'hui et je constate la rupture qu'a apporté cet événement dans sa vie : « Quand je suis arrivée, elle venait de faire son attaque. Elle était encore toute chaude... » Et pourtant elle savait qu'à ce moment la mort avait tranché.

Comment s'est déroulée la suite ? Dans la tradition des enterrements québécois. Le rite était mis en place afin de marquer le passage, pour notre famille, des temps où elle était en vie à ceux à venir. Je me souviens que ma mère a choisi avec soin la tenue qu'on donnerait à ma grand-mère pour son « dernier repos » : ses bijoux, son maquillage, ses vêtements. Elle avait pris soin de sa mère vieillissante, qui avait habité le plus longtemps possible avec nous, dans la maison familiale ; elle allait donc s'occuper aussi de sa mère morte.

Je me souviens qu'au moment d'entrer dans le salon funéraire où ma grand-mère était exposée, j'ai eu peur. Nous passions à une autre étape. Pendant les trois jours suivants, notre famille, les quatre êtres les plus proches de celle qui venait de mourir, nous allions vivre des événements bien distincts de notre quotidien. Les rapports hiérarchiques qui se déployaient habituellement dans la famille étaient ébranlés. Nous n'étions plus les enfants et les parents ; nous étions comme un noyau uni tout à coup par un même état : le deuil. **Nous sommes passés ensemble à travers** l'exposition, la messe des funérailles et l'enterrement : des événements appartenant à un temps sacré radicalement différent de ma vie quotidienne d'écolière. J'étais en contact avec le sacré : la puissance de la mort, le sens de la vie, l'intensité de ces moments passés ensemble dans une unité qui a contribué à donner sens au cours des choses et à régénérer notre futur.

Nous nous sommes retrouvés en famille, chez nous, dans le salon, une fois tous ces événements passés. Nous étions tous fatigués ; j'ai senti qu'une étape était en train de se conclure. Peut-être afin de ne pas l'oublier complètement, nous avons parlé pendant longtemps de grand-maman. Nous pouvions en parler au passé, parce qu'elle était désormais passée complètement de l'autre côté, et que **nous étions aussi passés à travers** la rupture qu'avait provoquée sa mort. Un an plus tard, nous sommes retournés au cimetière, comme pour fermer complètement la porte, pour marquer la fin de la période de deuil.

*Catherine St-Germain Lefebvre, janvier 2004.*